

LES
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Dima Abdallah



© David Poirier

Biographie

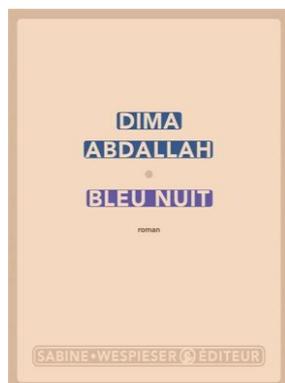
Née au Liban en 1977, Dima Abdallah vit à Paris depuis 1989. *Mauvaises Herbes*, son premier roman, paru chez Sabine Wespieser éditeur en 2020, a été très remarqué (prix du roman « Envoyé par la poste », mention spéciale du prix de littérature arabe, finaliste de nombreux prix). *Bleu Nuit*, son nouveau livre, publié chez le même éditeur en janvier 2022, confirme l'intensité et la singularité de son talent.

Bibliographie

- *Bleu Nuit*, Sabine Wespieser éditeur, 2022
- *Mauvaises Herbes*, Sabine Wespieser éditeur, 2020 (Points, 2022)

Présentation des ouvrages

Bleu Nuit, Sabine Wespieser éditeur, 2022



« Je marche sur un fil. Je suis le funambule sur le fil tendu au-dessus des abysses de la mémoire. Il ne faut pas que je tombe. Je suis sur le fil qui menace de rompre au moindre faux pas. » Pendant des années, l'auteur de cet intense monologue est parvenu à tenir en laisse ses souvenirs. Tétanisé à l'idée d'affronter le monde extérieur, celui qui était devenu journaliste vit cloîtré dans son appartement, tout en parvenant à donner le change à sa rédaction. Un appel téléphonique fait basculer son existence : Alma, la seule femme qu'il ait aimée, vient de mourir. Le lendemain de son enterrement – auquel il s'avère incapable de se rendre –, il sort enfin de chez lui, décidant de vivre dans la rue après avoir jeté ses clefs dans une bouche d'égout.

Dans un périmètre bien délimité autour du cimetière du Père-Lachaise, il change d'emplacement tous les soirs, cherchant à conjurer les violentes réminiscences qui malgré tout le hantent : ce bleu profond de la mer qui l'obsède, ce soleil écrasant... Réfugié dans sa nouvelle errance, il ponctue ses semaines par des échanges fugaces, mais quotidiens, avec des femmes ou des jeunes filles, toujours les mêmes, dont le prénom rime avec celui de son Alma disparue. À son insu, comme si ces figures le révélaient à lui-même, des images refoulées de vergers en fleurs, des odeurs d'iode, d'anis ou de jasmin le submergent...

Renonçant à lutter contre l'insoutenable déferlante du passé, que ni les rituels, ni la drogue, ni l'alcool n'ont pu contenir, il baisse la garde... Ses nuits tourmentées, sur lesquelles veille la fidèle Minuit, une chienne rencontrée sur une tombe, il va les consacrer au récit du cauchemar éveillé dans lequel il se débat depuis si longtemps, et qu'il avait pourtant essayé de fuir en venant s'installer de l'autre côté de la Méditerranée.

Bouleversant portrait d'un homme en proie à ses fantômes, *Bleu Nuit* est un livre d'une puissante humanité, celle de ces laissés-pour-compte rencontrés dans la rue, et celle d'un magnifique personnage, sombre et lumineux à la fois, luttant de toutes ses forces pour échapper au pire.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *Libération*, février 2022, par Frédérique Roussel

Dans *Bleu Nuit*, un homme fuit le monde, puis devient SDF pour échapper à ses souvenirs.

Comment ensevelir son passé pour plus qu'il ne bouge ? Redevenir une page blanche, un corps sans les douleurs psychiques inoculées par la vie. Le narrateur de *Bleu Nuit* vit retranché dans un appartement dans le XX^e à Paris depuis très longtemps. « L'espace et le temps s'évanouissent quand on vit seul dans un espace clos. Je sais seulement que les années ont défilé. Plusieurs printemps et plusieurs automnes ». Devant sa fenêtre, il a vu le marronnier se transformer au rythme des saisons, horloge naturelle ininterrompue. Ermite urbain, l'homme a continué à

rédigé des articles avec une dextérité de brodeur avant que son journal ne se rende compte de la supercherie et le licencié. Coupé de tout lien social, dans un silence total, hormis sa propre voix lisant des livres, il a mis à distance les ombres et les blessures, y compris la musique : « La musique, c'est peut-être bien ce qu'il y a de pire, ce qu'il y a de plus puissant pour contrer le sort et réveiller les morts. Ça vient faire remonter des orverts jusqu'au haut du crâne tout ce qu'il y a de dates enterrées, tout ce qu'il y a d'odeurs, tout ce qu'il y a de fantômes, de couleurs et de frissons ». Un roman peut-il tenir dans une prison ou une tour d'ivoire, sans que jamais un son, un autre visage, un événement ne vienne en perturber l'implacable monotonie, ou que ne remonte un écheveau d'histoire ?

Le téléphone sonne. « Allo ». Une voix annonce la mort de la femme qu'il a aimée. Enterrement au Père-Lachaise le 20 mars. Les souvenirs se précipitent. Chopin résonne, puis Nina Simone. Les flaques de moments annihilés si longtemps remontent, un séjour au bord de la Manche. « Je restais assis là et c'était comme si ma tête avait été remplie depuis des années d'un liquide saumâtre qui ruisselait petit à petit à présent le long de mes joues. Toute l'eau de la mer de Cabourg sortait par mes yeux. C'est ma tête qui s'est vidée en premier, puis le reste a suivi ». Le 21 mars 2013, il quitte l'appartement avec quelques affaires dans un sac à dos, et dans la première bouche d'égout, balance ses clés. Le roman bascule avec. L'aventure commence, d'abord celle des retrouvailles avec le bon côté de la vie, les odeurs (le pain chaud), les passants, les cris, les bruits, la beauté des parcs. Le premier jour d'errance à l'extérieur du reclus se lit et se respire dans l'euphorie.

Lui qui s'était isolé pour préserver sa sensibilité, s'expose désormais pour ne pas sombrer. Le personnage de Dima Abdallah, dans ses nouveaux habits de SDF, à tourner joyeusement dans les rues autour du Père-Lachaise, devient solaire. « Chaque matin, je triomphe de la nuit. Je gagne la partie contre mes fantômes ». Il a ses habitudes, ses rendez-vous avec des silhouettes de femmes fragiles et cabossées qu'il se contente d'observer avec bienveillance. Il note des phrases sur elles dans un carnet, comme un écrivain.

Dans son deuxième roman après *Mauvaises Herbes*, Dima Abdallah creuse d'une autre manière la question des origines et celle de l'identité. « Je suis le funambule tendu au-dessus des abysses de la mémoire ».

Article publié dans le magazine *Matricule des Anges*, janvier 2022, par Anthony Dufraisse

« Je veux que toute ma vie d'avant brûle doucement et tombe en cendres ». Telle est, répétée dans le secret du for intérieur, la prière d'un homme qui a fait le choix de vivre dans la rue après avoir appris la mort du seul amour de sa vie. Vœu pieux, tant les souvenirs de son existence passée, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, s'entêtent à ne pas vouloir passer. Toute la gamme des bleus du ciel de son pays natal s'imprime sur sa rétine malgré lui : « J'arpente le quartier en long et en large en évitant mon ancienne rue et la rue du Liban. Il suffit que je me rapproche de la rue du Liban pour me mettre à trembler comme un possédé ».

Parisienne d'adoption depuis ses 12 ans mais née libanaise, Dima Abdallah, comme dans son poignant premier roman *Mauvaises Herbes*, aborde de nouveau la question des origines et des racines, de ce qui nous détermine, de ce qui rumine en nous. À peine moins touchant, son deuxième roman nous met dans les pas d'un homme qui a noué un « pacte avec la rue » dans l'espoir qu'elle siphonne sa mémoire, qu'elle le purge et, peut-être aussi, le purifie.

Dans son errance autour du Père-Lachaise (« Il n'y a pas cimetière moins sordide »), il va faire des rencontres féminines qui seront autant de révélateurs de son monde intérieur, tourmenté, ou du monde tout court, qui ne tourne pas vraiment rond. Le noctambule du macadam parisien est

donc surtout un funambule qui marche « sur le fil tendu au-dessus des abysses de la mémoire ». Jamais « l'habitant des trottoirs » n'arrivera à repousser les fantômes d'une autre époque ; vaines sont les incantations et sans effet les dérivatifs artificiels auxquels il recourt.

Il y a une forme d'urgence dans le nouveau livre de Dima Abdallah ; la sensibilité écorchée de la romancière écorche un être à vif, avide d'un impossible renouveau. Et puis elle donne chair, avec délicatesse, à ces silhouettes devenues invisibles qui sont, dans les rues de nos villes, comme des herbes folles.

Extraits vidéo

Interview de Dima Abdallah sur *France Culture* dans l'émission « La salle des machines », février 2022, par Mathias Énard



[Écouter le podcast](#) (durée : de la 4^{ème} à la 26^{ème} minute)

Interview de Dima Abdallah sur *RCF* dans l'émission « Au pied de la lettre », janvier 2022, par Christophe Henning



[Écouter le podcast](#) (durée : de la 28^e à la 48^e minute)

Mauvaises Herbes, Sabine Wespieser éditeur, 2020 (Points, 2022)



DIMA ABDALLAH
mauvaises herbes



Beyrouth, 1983. Ne pas se plaindre, cacher sa peur, se taire, quitter à la hâte un appartement pour un autre tout aussi provisoire, l'enfant née à Beyrouth pendant la guerre civile s'y est tôt habituée. Les voix de la fille et du père, ces deux « mauvaises herbes », murées dans le silence par la violence qui les entoure, se répondent. À l'exil intérieur s'ajoutera l'exil géographique qui séparera la fille de son pays et de son père, ce « géant », tant admiré. À Paris, les déchirures du monde et la mémoire en ruine la poursuivront. Resteront les mauvaises herbes qui ravivent en elle le souvenir du père et la poésie de ce qui est perdu.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *L'Express*, septembre 2020, par Marianne Payot

Dima Abdallah le dit et le redit, « il ne s'agit pas là d'un témoignage sur la guerre », tout en convenant que l'interminable conflit libanais reste un terreau fertile pour exacerber les sentiments de ses personnages. Il est vrai que ce roman à deux voix, celle d'une fille et de son père, est avant tout une merveilleuse histoire d'amour filial, un étonnant exercice d'admiration et de douleur. Écrit d'un trait, dans une fluidité due à de longues années de maturation, *Mauvaises Herbes* n'avait pas forcément vocation à être publié. Depuis sa prime enfance, Dima Abdallah, dont le père était poète et la mère romancière, trace des mots. Mais aujourd'hui, l'archéologue quadragénaire, spécialiste de l'Antiquité tardive, saute le pas. À raison. Son premier roman a d'ores et déjà reçu le prix « Envoyé par la poste », tout en cumulant des critiques élogieuses. La langue, chatoyante, poétique, aux parfums de jasmin et de bougainvillier, mais aussi cette guerre vue à hauteur d'enfant et d'adulte impuissant sont le sel de ce récit intrigant, qui débute dans une cour d'école beyrouthine et s'achève, quelques décennies plus tard, dans une rue parisienne.

« Beyrouth, 1983. Les tirs s'intensifient, les élèves sanglotent en chœur ; la petite héroïne, six ans, cheveux bouclés, elle, ne pleure pas et prie pour que les explosions perdurent, ainsi son « géant » de père viendra la chercher, tel un chevalier des temps modernes ». Première scène édifiante que cette ouverture romanesque, où l'on comprend d'emblée la force des liens familiaux et l'imperméabilité de ces deux êtres à leur environnement. C'est en « étrangers » qu'ils se replient : la fillette rebelle, « ni chrétienne ni musulmane, ni croyante, ni athée », ne se réclame d'aucune tribu, tout comme son père, poète et écrivain. « La seule chose que je sais, c'est faire semblant que tout va bien et sortir deux ou trois blagues », écrit-il. Sa fille aussi fait semblant, rit, la boule au ventre, écoute son géant chanter les plantes, ne se plaint jamais.

Mais il n'est pas bon d'être un électron libre dans le Liban éventré des années 1980. Un jour, en 1989, la jeune narratrice, sa mère, journaliste et prof de français, et le petit frère s'envolent pour la France, laissant le poète seul avec ses rouleaux de papier, son stylo et ses remords. La déchirure est totale de part et d'autre de la Méditerranée... De même Dima Abdallah a-t-elle quitté à 12 ans son pays en guerre. Depuis, elle a embrassé la langue française et compose à partir de son enfance singulière un geste universelle.

Article publié dans l'hebdomadaire *Le Figaro Littéraire*, septembre 2020, par Sébastien Lapaque

Certains assurent qu'on ne parle pas au nom de l'enfance. *Mauvaises Herbes*, de Dima Abdallah, fait vaciller cette certitude en retrouvant son langage dans les palais de la mémoire. Des palais en ruine, comme ceux du front de mer de Beyrouth, la ville où la romancière installée à Paris depuis trois décennies est née, en 1977. Dima Abdallah n'a pas attendu la pulvérisation du cœur de la capitale libanaise, le 4 août dernier, pour savoir à quel point la ville qu'elle a été obligée de fuir était tragique. Elle écrit son premier roman les larmes aux yeux, comme on fredonne une chanson dans une langue oubliée. Nul besoin de la connaître pour savoir qu'elle a mis beaucoup d'elle-même dans ce livre qui, pour être le premier, ne s'impose pas moins comme un texte de la maturité.

Au commencement de *Mauvaises Herbes*, la romancière a rendez-vous avec la petite enfant qu'elle fut, vêtue de son tablier de couleur. Puis avec le père qu'elle a tant aimé, quand il venait la chercher à la sortie de l'école et lui tendait un doigt de sa grosse main pour qu'elle s'arrime solidement à sa carcasse de géant en entendant les tirs s'intensifier au loin. C'était Beyrouth, aux alentours de l'année 1983, au déclin de la beauté.

L'année suivante, la narratrice est âgée de 7 ans et demi : elle ne supporte pas qu'on lui demande quelle est sa religion. Comme beaucoup de ceux qui ont connu l'explosion de l'ancienne Yougoslavie, elle ne comprend pas pourquoi elle devrait choisir. « À cette question de si je suis chrétienne ou musulmane, je n'ai pas de réponse. Je ne suis ni chrétienne ni musulmane. Je sais que la famille de ma mère est un peu chrétienne et que celle de mon père est un peu musulmane ».

Roman d'apprentissage mené avec délicatesse où la voix de la fille alterne avec celle de son père, *Mauvaises Herbes* est l'histoire d'un chaos sans nostalgie d'une harmonie préexistante pour le rendre supportable. La narratrice, qui refuse d'être de quelque part, « d'une tribu, d'un port, d'une terre, d'un territoire, d'une maison, d'une croyance, d'un avis, d'une appartenance », fait une expérience étonnante en traversant les douleurs de l'exil : elle découvre qu'on est toujours de quelque part. Et que cette patrie perdue, pour les apatrides, s'appelle l'enfance.

Extraits vidéo

Interview de Dima Abdallah sur *TV5 Monde* dans l'émission « *Maghreb-Orient Express* », novembre 2020, par Mohamed Kaci



[Voir la vidéo](#) (durée : 6 min)

Interview de Dima Abdallah dans le podcast « La Page Blanche », décembre 2020, par Émilie Deseliène



[Écouter le podcast](#) (durée : 37 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny - 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté